

andin souligne aussi les croisements entre identité d'une communauté et sacralisation du paysage. Les Grandes Découvertes mettent en lumière le pouvoir créateur de l'homme sur la nature en même temps qu'elles suscitent une conscience de la relativité. Dans ce contexte, le Greco se distingue en revendiquant et en pratiquant l'empirisme dans l'utilisation des nouvelles découvertes (Lizzie Doublet). La foi même est influencée par l'idée mystique de la magie naturelle comme pouvoir accordé à la contemplation de la puissance divine.

L'un des principaux intérêts de ce recueil réside dans la confrontation de textes issus de traditions, de cultures et de langues variées. Il se distingue aussi par la richesse des références bibliographiques. En revanche, il aurait été utile, surtout au lecteur néophyte, de distinguer dès l'abord paysage et nature. La seule allusion à une définition du paysage se trouve placée dans une note de bas de page (p. 39). L'émergence de la subjectivité n'est nulle part mise en rapport avec la différence entre nature et paysage, alors même que ce dernier apparaît à l'époque considérée. D'autre part, certaines contributions semblent parfois difficilement mises en relation avec les notions de nature et de paysage, privilégiant une lecture plus abstraite. Si les développements introductifs aux œuvres peuvent sembler parfois longs, même pour mieux situer celles-ci dans leur contexte, ils témoignent d'une attention commune des auteurs à la multiplicité et à la richesse des sources.

On pourra juger que les résultats obtenus dans les différents champs de recherche restent juxtaposés sans que soient suffisamment explorées les similitudes et les limites de la confrontation. Le volume n'en forme pas moins un ensemble très riche, particulièrement par l'ouverture qu'offre le recours à d'autres regards, ceux de l'ethnologie et de l'histoire de l'art – c'est dans la peinture que s'affirme d'abord la notion même de paysage –, témoignant ainsi de l'affirmation du sujet par d'autres voies que l'écriture. [Anne LAMBERT.]

– *Autour des Chifflet : aux origines de l'érudition en Franche-Comté*. Sous la direction de Laurence DELOBETTE et Paul DELSALLE. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, 2007. In-8°, 256 pages, 18 pl. coul. h.-t. (*Les Cahiers de la MSH Ledoux*, 6 ; *Transmission, identité, métissage*, 1.) – L'idée de consacrer quatre journées d'études, tenues entre 2003 et 2005, à diverses figures et travaux érudits de la famille comtoise des Chifflet était une excellente initiative. Quiconque, sans être forcément bisontin ou comtois, a eu à travailler directement (histoire de l'érudition à l'âge moderne) ou indirectement (édition de textes médiévaux) sur l'héritage intellectuel et matériel de ces savants des XVI^e et XVII^e siècles, ne pourra que s'en réjouir.

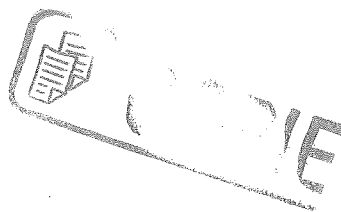
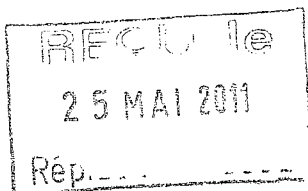
Le volume, qui recueille seize contributions d'inégale importance et tenue, est organisé en quatre parties qui abordent successivement les premières générations de la famille, la figure de Philippe Chifflet, abbé de Balerne, les liens tissés entre érudition et histoire, et enfin les successeurs des Chifflet dans ce domaine au cours des XVIII^e et XIX^e siècles. C'est à Bernard de Vregille, auteur de cinq contributions dans cet ensemble, que revient (p. 17-33) le soin d'éclairer les origines familiales du plus célèbre de ces érudits, Jean-Jacques Chifflet (1588-1673), médecin comme son père Jean, mais dont il ne semble pas avoir hérité la bibliothèque s'il faut en croire l'inventaire des 325 livres de son frère Philippe, chapelain de l'église de la Madeleine à Besançon décédé en 1619 (B. de Vregille, p. 35-54). En effet, comment expliquer autrement l'abondance d'ouvrages de médecine, de chimie et d'alchimie, qui frise l'exhaustivité dans le cas de Paracelse ou du Bolonais Fioravanti (p. 50-53) ?

RECENSION PARUE DANS

REVUE DE
BIBLIOTHÈQUE

Volume 766

Année 2008



La figure d'un autre Philippe (1597-1657), l'abbé de Balerne, reçoit des éclairages amplement justifiés. L'œuvre qui l'a en bonne partie rendu célèbre, à savoir son édition des décrets du concile de Trente imprimée à Anvers par Balthasar Moretus en 1640, fait ainsi l'objet d'une étude rapide mais suggestive, en partie appuyée sur l'ancienne étude de Truchis de Varenne qui utilisait les archives du musée Plantin-Moretus (Manuel Tramaux, p. 89-103), et donne lieu à la traduction de sa préface (Pierre Monat, p. 106-110). Cet ecclésiastique amoureux des livres méritait assurément l'attention qui lui est ainsi prêtée, y compris en matière symbolique avec l'analyse détaillée par Nicolas Vernot (p. 63-87) de son ex-libris, fondé sur les armes familiales de gueules au sautoir d'argent accompagné en chef d'un serpent se mordant la queue d'or et placées non sur un écu, mais sur un cœur.

Étrangement, la place consacrée à Jean-Jacques Chifflet n'est pas des plus larges. Plutôt que de se lamenter, il vaut mieux y voir la volonté de restituer à l'épopée érudite des Chifflet sa coloration familiale et collective. La *Vesontio* de Chifflet est justement illustrée par la réédition d'un texte ancien (1988) de B. de Vregille (toujours lui !, p. 114-134) pour aborder ce savant dont les relations avec le monde de l'érudition parisienne ne furent pas toujours au beau fixe, pour ne pas parler de ses passes d'armes avec le trop méconnu pasteur protestant David Blondel. Cette œuvre de jeunesse, publiée en 1618, est frappée au coin d'un amour sincère de sa petite patrie. Si elle se veut fondée sur des sources d'archives, elle est encore fille de son temps et n'atteint pas le niveau de critique érudite que l'on retrouve dans des ouvrages publiés plusieurs décennies après. Il est naturellement dommage de ne pas avoir consacré une, voire plusieurs études à ses liens avec la monarchie espagnole, dont il se fit le polémiste savant dans la guerre contre la France au milieu du xvii^e siècle. De ce point de vue il n'y aurait qu'avantage à donner une longue introduction à la petite étude que Maurice Gresset consacre aux rapports de Jules Chifflet, le fils aîné de Jean-Jacques, avec la France conquérante de la Comté (p. 203-210).

Il était naturel d'évoquer l'un de ses assistants (au moins pour la *Vesontio*), son frère, le jésuite Pierre-François. Sa contribution à l'édition de textes patristiques (rappelée par B. de Vregille, p. 135-150 et 151-164) était déjà mieux connue depuis la publication de sa correspondance avec les bollandistes (éd. Bernard Joassart, Bruxelles, 2005). Il faut signaler ici la fine analyse que donnent René Locatelli et Gérard Moysse de la méthode et des sources de son « cartulaire de Saint-Claude », collection de copies aujourd'hui conservée à la Staatsbibliothek de Berlin (p. 165-202). Cet effort de collection et de collation est à rapprocher, pour en mesurer les originalités et les limites, des travaux ultérieurs de Dumoulin de Samiset (1757-1805) (Véronique Rossi, p. 235-245) et de Jean-Joseph Crestin (1762-1824) (Aurélien Bully, p. 237-242).

Les éditeurs de ces actes annoncent dans leur introduction n'avoir pas voulu viser à l'exhaustivité. Le positionnement sur la longue durée et sur une histoire familiale aussi complète que possible interdisait en effet de songer à pareille entreprise. On regrettera toutefois le caractère inabouti ou insuffisamment argumenté de certaines contributions, défaut rendu plus visible lorsque l'on aborde le monde de l'érudition moderne. Le projet d'une mise en perspective du patrimoine livresque de la famille, en partie dispersé en France et en Europe mais dont la majeure partie est encore conservée en Franche-Comté, est assurément des plus attrayants. Souhaitons qu'il aboutisse avec toute la science à laquelle oblige le nom de Chifflet. [Olivier PONCET.]